

# LES GARDES RÊVES

## LES MAINS AU MUR

À peine revenu sain et sauf de *là-bas*, Richard s'était mis au travail. La pose de la première pierre coïncida avec ses fiançailles et le jour de ses noces avec la pendaison de la crémaillère.

Le terrain, à l'écart du village, était le cadeau de mariage de l'oncle de Jacqueline dont toute la famille fut mise à contribution. Cependant, Richard ne cessait d'affirmer qu'il l'avait bâtie de ses propres mains. Et il n'hésitait pas à les exhiber, calleuses à souhait, pour bien prouver qu'il ne devait rien à personne. Cet orgueil ravissait Jacqueline. Fière de son homme, elle prenait à son compte ces vantardises, pressée elle aussi d'oublier le passé et ce qu'elle devait aux siens. La chambre donnait sur le jardin, et par la fenêtre, elle apercevait le village au-dessus de la rangée de saules qui soulignait le cours de la rivière.

La première apparut vers la fin de l'hiver sur le mur correspondant au pignon. Jacqueline crut tout d'abord à un reflet, à une ombre portée. Le lendemain elle y était encore, atteignant maintenant la dimension d'une petite soucoupe. La tache s'était développée à environ un mètre cinquante de la plinthe, dans le coin, non loin de l'armoire. De couleur gris vert, elle se confondait presque avec les dessins du papier peint. Mais en plein jour, fenêtre ouverte, aucun doute n'était possible.

Richard partant tôt le matin ne s'apercevait de rien et Jacqueline ne crut pas devoir lui en parler.

Au début du mois d'avril, une deuxième ombre transperça la tapisserie à un mètre de la première. Cette fois, elle fit venir son mari.

Face au mur, il nia, parla de reflet, de contre jour puis, devant l'évidence, tenta de trouver une explication. Le pignon était exposé à l'ouest, donc à la pluie. Rien d'extraordinaire à ce que l'humidité s'installe.

« Et puis, le terrain n'était-il pas marécageux autrefois, ton oncle nous a fait un cadeau à bon compte ! »

Jacqueline n'insista pas ; mais quelques jours plus tard, elle constata que les traces en s'étendant avaient développé de petites excroissances, comme les cinq doigts d'une main !

« Des mains, mais tu es folle, lui rétorqua Richard, ce sont des traces d'humidité, avec l'été il n'y paraîtra plus. »

*« Les mains à plat contre le mur, bien écartées ! »*

*C'est ainsi qu'on aligne les prisonniers. Parfois en passant, d'un coup de crosse sur les tibias, il en fait tomber un, pour s'amuser. Surpris, l'homme s'écroule, éraflant son visage et ses paumes au mur rugueux. Puis Richard le force à se relever sans l'aide de ses mains.*

*Ensuite, on les envoie dans un camp où ils sont pris en charge par les services de renseignement...*

Au milieu du mois, lorsque la troisième puis la quatrième tache apparurent, Jacqueline fit venir son oncle. Embarrassé, il avoua n'avoir jamais réussi à vendre cette parcelle. Devant le mur, malgré l'insistance de sa nièce, il refusa de voir autre chose que des traces informes d'humidité.

Vers cette époque Jacqueline commença à souffrir d'insomnies. Elle restait éveillée de longues heures puis, allumant la veilleuse, elle scrutait la paroi. Excédé, Richard décida d'isoler le mur par un revêtement spécial. En décollant le papier, il constata avec surprise que le plâtre était sec. La nouvelle tapisserie remise en place, le couple se réinstalla dans la chambre. Au cours de la nuit, Jacqueline se réveilla en sursaut et alluma. Les mains étaient revenues ! Toujours au nombre de quatre, au même endroit.

À son retour le soir, Richard trouva, alignées sur la table de cuisine, quatre mains en papier : elle avait découpé la tapisserie au rasoir !

Furieux, il voulut les jeter, mais elle insista pour qu'il les brûle dans le jardin.  
Le lendemain, dans la chambre, les traces réapparurent à côté des découpures.

*Pendant une permission. Un attroupement sur la plage. Il s'approche. Échoué dans quarante centimètres d'eau, un noyé. On le retourne pour voir son visage. Mais il n'a plus de visage.*

*« Regardez, les cordes autour des chevilles, s'écrie l'un des baigneurs, et les mains. Elles ont été sectionnées au niveau des poignets !*

*— Il paraît qu'ils les balancent comme ça du haut d'un hélicoptère, assure l'homme qui a retourné le cadavre. »*

*Tout le monde se retourne vers Richard, mais il s'en va, il ne sait rien ...*

Pas une nuit sans qu'elle ne se réveille en sueur. Sous ses yeux, la tapisserie se déchire, crevant le papier. Des mains rampent vers le lit. De longs doigts maigres recouverts d'une moisissure verdâtre remontent sur la couverture...

Toute la famille défila dans la chambre, mais sous les ombres, personne ne reconnut la forme des mains cachées sous le papier, attendant la nuit pour sortir.

Jacqueline se réfugia chez ses parents. Deux jours plus tard, Richard vint la chercher. Il l'emmena dans la chambre. La tapisserie avait disparu, le mur était recouvert de lambris.

« Voilà, elles sont derrière, tes *mains*, je les ai enfermées ! »

Effectivement, plus aucun cauchemar ne vint hanter Jacqueline. Mais un matin, en ouvrant les yeux, elle aperçut les mains de son mari : la peau boursouflée autour des ongles avait pris une vilaine couleur grise.

Le surlendemain, les doigts étaient touchés sur toute leur longueur.

Jacqueline retrouva ses nuits blanches. Elle refusa que son mari touche quoi que ce soit à la maison et le força à porter des gants, même pour dormir.

Quelques jours plus tard, au retour du travail, elle constata avec horreur que la moisissure remontait jusqu'aux poignets.

L'oncle contourna la maison. Il n'avait pas sonné, voulant surprendre le couple. Par la fenêtre, il aperçut sa nièce, penchée sur l'évier. Elle devait préparer le repas. Il poussa la porte qui donnait sur le jardin et pénétra dans le couloir. La chambre était restée ouverte. Sous les draps écarlates, Richard gisait, vidé de son sang. Le cadeau lui échappant des mains se brisa sur le carrelage. L'oncle s'avança jusqu'à la cuisine.

Jacqueline se retourna. Elle tenait un couteau à éplucher les légumes.

« C'est beaucoup de travail mais j'arriverai à les faire disparaître, regarde, j'en ai déjà enlevé une partie. »

Elle tendit à son oncle l'une des deux mains qui flottait dans la baignoire. La peau arrachée sur les premières phalanges laissait voir la chair mise à nu.

La hache, bien nettoyée était restée sur la table.

*Publié dans Territoires de l'inquiétude N°5 1992  
Anthologie d'Alain Dorémieux  
Editions Denoël*